

BASKET, TENNIS DE TABLE, GYM, JUDO...

Votre jeune talent nous intéresse

Les fédérations concernées par le haut niveau ont mis en place des systèmes de détection très pointus auprès d'enfants de plus en plus jeunes. Gare aux excès !

On raconte encore, dans le milieu du football, l'histoire d'un Michel Platini, retoqué aux tests du centre de formation du FC Metz parce qu'il manquait de souffle... Si elle date un peu, elle illustre bien la crainte qui tenaille les recruteurs des clubs et les entraîneurs nationaux des fédérations chargés de la détection : passer à côté de la perle rare. Aussi, pour limiter ce risque au maximum, la plupart des fédérations ont mis en place de vrais programmes

de détection. D'empiriques, les systèmes sont devenus, dans les années 80, très scientifiques, pour revenir aujourd'hui à une approche plus pragmatique. Au menu, un « mix » de valeurs sûres : la compétition et les aptitudes physiques et athlétiques de l'aspirant champion. Le tout sous l'œil des conseillers techniques et autres entraîneurs, prompts à identifier la « pépite » quand elle se présente à eux. « Nous nous sommes rendu compte », explique Bernard Grosgeorge, entraîneur national responsable

du département ressources à la fédération de basket, *que notre batterie de tests très poussés étaient très intéressante sur le plan des aptitudes physiques mais ne suffisait pas pour apprécier la valeur d'un joueur. Il est essentiel d'analyser les comportements en jeu, en équipe, sous tension... Nous avons donc réintroduit le critère subjectif de l'appréciation.* » Aujourd'hui, même si les tests physiques existent toujours, la plupart des fédés ont opté pour un système de détection « pyramidal », fondé sur l'idée que « la compétition, y'a que ça de vrai ! ». Des compétitions sont donc organisées pour les jeunes au niveau local, départemental, régional et enfin national.

LE SQUASH FICHE SES JOUEURS

Pour détecter les joueurs les plus prometteurs, la Fédération française de squash s'appuie sur une base de données où figurent notamment les évaluations (sous forme de jeux, comme mettre la balle dans une cible) que passent tous les enfants des écoles de squash. Des informations conservées afin de suivre leur évolution et complétées selon un système pyramidal qui repose sur trois échelons : ces écoles de squash labellisées, les clubs formateurs et enfin des clubs formateurs labellisés « haut niveau ». À chaque niveau correspond une batterie de tests techniques et physiques, avec une gradation. La première batterie de tests portera principalement sur la motricité et l'adresse ; la seconde intégrera également des données sur la vitesse de réaction ou la détente ; la troisième, plus complète, repose sur dix tests techniques et dix tests athlétiques. S'y ajoutent désormais des tests psychologiques (motivation, comportement, réaction face à la défaite...) qui permettent de déterminer si un jeune est suffisamment mûr pour entrer dans une section sport-études ou un pôle d'excellence.



LE BASKET LES VEUT TRÈS GRANDS

C'est le cas au basket, où la détection se fait d'abord grâce au filtre de tournois interdépartementaux puis régionaux, dès l'âge de 11-12 ans. « Les douze meilleurs minimes (13 à 14 ans), filles et garçons, rejoignent alors les Creps (1) ou sont regroupés dans des établissements scolaires spécialisés pour participer au championnat de France minimes », explique Alain Garos, directeur technique national adjoint chargé de la filière d'accès au haut niveau. Les trente meilleurs minimes seront ensuite conviés à un « camp national », sous l'œil des entraîneurs nationaux. « Ce dernier niveau de sélection nous permet d'avoir un premier regard sur les jeunes qui, à 15 ans, pourront intégrer le Pôle France. Cependant, toute la difficulté de la détection des jeunes est d'arriver à faire la différence entre un jeune déjà opérationnel et un joueur à potentiel.



C'est plutôt ce dernier qui nous intéresse», explique Alain Garos. Ce système se double d'une semaine de sélection, également réservée aux minimes de 13 à 14 ans, organisée chaque année en mars afin de sélectionner sur des critères techniques et physiques (détente, vitesse gestuelle...) ceux qui suivront les pas de Tony Parker au sein du prestigieux Institut national des sports (Insep).

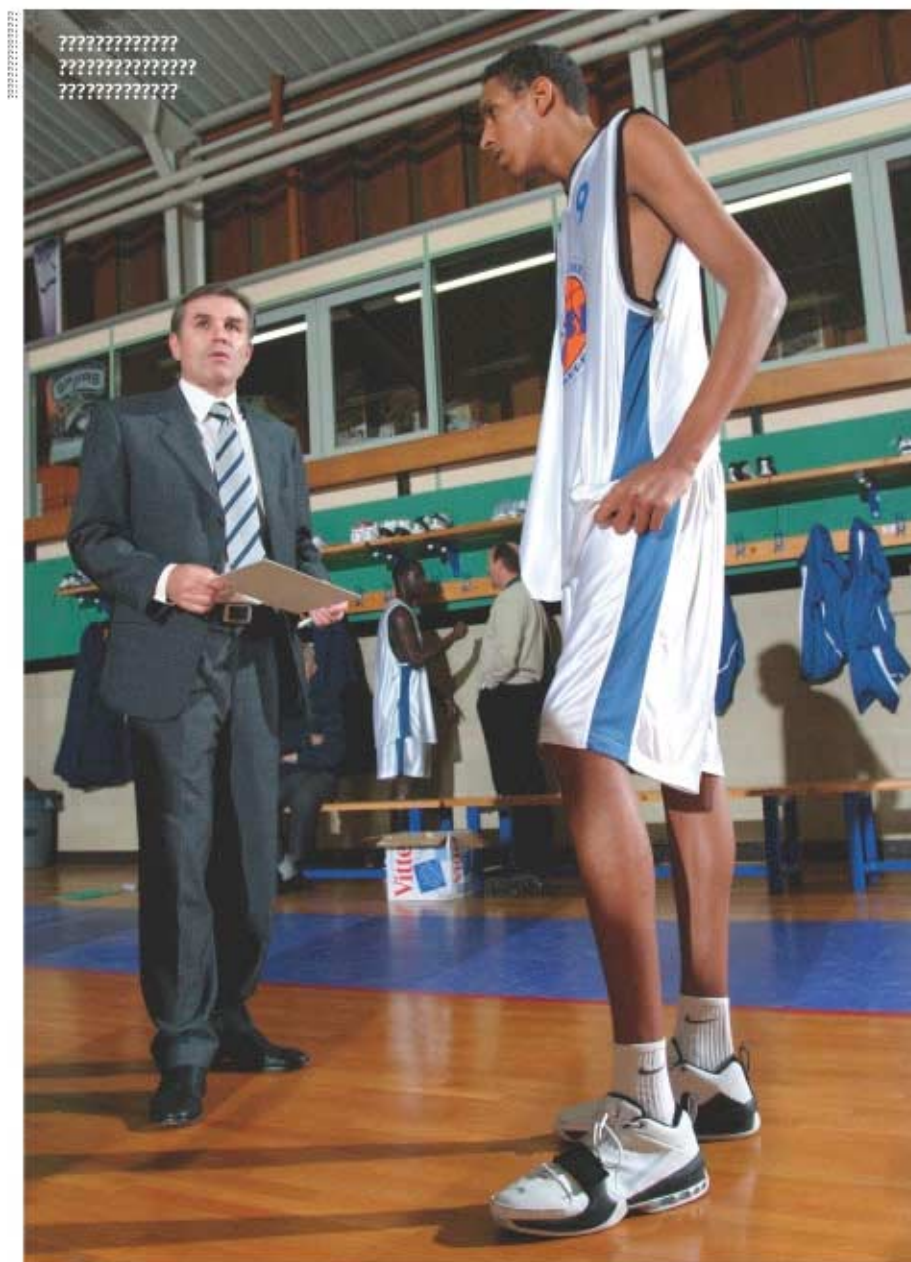
Au basket, sport «vertical» comme aiment à dire les spécialistes, il est toutefois un critère physique si déterminant qu'il prime sur les qualités de compétiteur: la taille. Un benjamin qui, à 11 ou 12 ans, mesure déjà entre 1 m 75 et 1 m 80 a tout pour alimenter les rêves de grandeur des entraîneurs fédéraux, même s'il n'est pas très à l'aise en situation de jeu... «En basket, vous ne pouvez pas être sur un podium si vous n'avez pas au moins un ou deux joueurs de 2 m 10 ou plus, explique Bernard Grosgeorge. C'est pourquoi nous avons tenté de lancer un programme de recherche avec le CNRS pour connaître, via l'école, la taille des enfants de 11 ans.»

Mais la fédération s'est heurtée au mur de l'Éducation nationale et à la confidentialité du dossier médical. Qu'importe! Elle a spécialement chargé des conseillers techniques de trouver les pivots géants de demain. Les joueurs de club, eux, ont reçu pour mission d'indiquer à leur entraîneur les copains qui, à l'école, les dépassent déjà d'une ou deux têtes... «On se rapproche ensuite des familles pour amener progressivement ces jeunes vers le basket. Mais attention, un grand gabarit c'est très fragile. On leur fournit d'abord un programme de renforcement musculaire sous contrôle médical. Car ça a besoin d'être consolidé et d'être mis en musique, un grand! Un peu comme une grande charpente sans haubans.» L'image vaut ce qu'elle vaut, mais l'entraîneur national souligne que la pratique du basket peut aider ces enfants à mieux vivre leur gabarit hors norme.

La fédération veille ainsi sur la croissance de quelques belles plantes vite montées en graine. «Il y en a un de 2 m 17 à Epinal, un de 2 m 14 à l'Insep, un de 2 m 10 aux États-Unis et un de 2 m 08 à Nancy, liste Bernard Grosgeorge. On sait où ils sont et on suit de très près leur évolution». Ou plutôt leur croissance...

TENNIS DE TABLE ET GYM LES PRENNENT TRÈS JEUNES

Dans certains sports, la détection débute plus tôt encore: en tennis de table, par exemple. «C'est un sport très technique, où la formation est très longue. On estime qu'il faut au minimum dix ans



de pratique et 10 000 heures devant la table pour éventuellement devenir champion. Aussi, plus on commence jeune, plus on a de chance d'y arriver, d'autant que c'est entre 9 et 11 ans que les apprentissages complexes se réalisent le mieux», souligne Jean-Denis Constant, en charge du programme de détection à la FFTT.

En Chine et dans d'autres pays asiatiques, la formation des jeunes pongistes débute, paraît-il, dès l'âge de 5-6 ans... En France, c'est vers 7-8 ans que les choses sérieuses commencent. Depuis quelques années, les 50 meilleures jeunes pousses participent à un stage national à l'issue duquel une dizaine d'enfants âgés de 7 à 10 ans intègrent le groupe France détection. Au programme, de nombreux tests de motricité: temps de réaction, vitesse d'exécution, habileté, exercices

en situation de jeu... Bonne nouvelle toutefois, les enfants détectés restent chez eux! «On les suit de près, on cherche à améliorer leurs conditions d'entraînement, on leur fait suivre des stages régulièrement, mais on ne peut pas leur faire intégrer une structure d'entraînement avant 12 ans, c'est la loi!», rappelle Jean-Denis Constant. Mais, à 12 ans révolus, ils pourront intégrer l'un des trois pôles France du tennis de table, tandis que les meilleurs se verront proposer l'Insep. Au total, 1000 enfants passent chaque année par ce filtre, pour une dizaine d'élus.

La gymnastique sportive et la GRS misent aussi sur la détection précoce, et ce d'autant plus que les gabarits de poche et autres jeunes filles pré-pubères trustent la plupart des podiums internationaux. En moyenne, les championnes actuelles ont toute commencé à la gym entre

6 et 8 ans... Très tôt, les « puces » passent donc des tests physiques et techniques pour intégrer des structures type sport-études et pouvoir prétendre rejoindre à 12 ans un pôle Espoirs... « Avant, rappelle Michel Boutard, DTN adjoint en charge du haut niveau, on pouvait intégrer les pôles dès 11 ans. Car 12 ans, ça fait déjà tard pour notre sport ! »

« DÉCHET » ET ABANDONS PRÉCOCES

Cependant, plus la détection est précoce, plus la marge d'erreur est importante. D'où un inévitable « déchet », comme on dit en gymnastique. « Ma sœur a été détectée vers l'âge de 7 ans en gymnastique rythmique, et à 10 elle participait déjà au championnat de France espoirs, confie une autre gymnaste. Malheureusement pour elle, suite à l'arrivée dans l'équipe d'une autre petite, encore plus performante, elle a été éjectée. »

Le système est impitoyable, et ce d'autant plus que les sacrifices consentis par l'enfant se font parfois au détriment de sa santé. Le fait d'être soumise dès 11-12 ans à un rythme très exigeant d'entraînement (24 heures par semaine environ) peut engendrer de sérieux problèmes physiques. « On exige d'elles une très grande souplesse quitte à les plier – au sens propre – dans tous les sens pour y par-

venir », estime un père qui dit avoir sorti sa fille d'un entraînement qu'il estimait dangereux pour sa santé. Pour tenter de « limiter la casse », des tests médicaux ont été introduits lors de l'entrée en pôle pour éviter de sélectionner des gamines au physique fragile. Toutefois, nombreuses sont les gymnastes qui souffrent de problèmes articulaires ou de colonne vertébrale.

La vie sociale et familiale de l'enfant en pâtit également. « C'est l'éloignement de la famille qui a été le plus dur pour moi », se souvient Eva Serrano, première française à être montée sur un podium des championnats du monde. À 11 ans, suite à des tests passés à l'improviste dans une compétition, elle a quitté sa ville de Nîmes pour le pôle d'Evry, logée dans une famille d'accueil qu'elle ne connaissait pas...

Au-delà du problème de sa santé, le sur-entraînement peut aussi dégoûter l'aspirant champion. « Le plus difficile, chez les juniors, c'est de garder la motivation intacte. Si la tête ne suit pas, il n'y a rien à faire » reconnaît Michel Boutard, DTN de la Fédération française de gymnastique. « En natation, nous nous sommes rendu compte que 8 km par jour pour des gamins de 13 ans, ça ne durait qu'un temps, explique Patrick Deléaval, adjoint au DTN, chargé de la

natation course. On perdait beaucoup de jeunes qui s'écartaient trop vite, d'où une carrière souvent trop courte. » Pour ralentir cette course aux kilomètres, les championnats de France benjamins ont ainsi été supprimés.

Le judo a également choisi de préserver les futures stars du tatami. « Chez nous, il n'existe pas de championnat de France avant 15-16 ans, et cela correspond à une volonté très ferme de notre part », explique la DTN Brigitte Deydier. Les meilleurs pourront participer seulement à des championnats régionaux, à raison de six tournois maximum dans la saison, pour « ne pas leur mettre la pression trop tôt. » Ceux qui se détachent du lot se verront proposer des stages de deux à trois jours, pas plus. « Si on développe le physique trop jeune, on ne progressera pas au niveau technique. Au judo, ce qui nous intéresse plus que tout ce sont les habiletés fondamentales. A chaque âge ses apprentissages ! » L'entrée à l'Insep ne se fait d'ailleurs vers 20 ans, tandis que la moyenne d'âge des médaillés olympiques n'est que de 26 ans...

RESPONSABILITÉ PARENTALE

Même les enfants les plus matures sont souvent un peu perdus face aux sollicitations que fait naître leur talent. Le rôle d'écoute et de conseil des parents est alors primordial. Mais ceux-ci ne savent pas toujours les protéger, quand ce ne sont pas eux eux-mêmes qui croient avoir trouvé dans leur enfant adoré le champion de demain ! Les sports individuels se prêtent particulièrement à ces exemples de parents trop omniprésents, notamment le tennis. De Steffi Graff à Mary Pierce, en passant par la jeune révélation française de Roland Garros Aravane Rezaï, il offre beaucoup d'exemples de championnes encombrées d'un père tyrannique...

« Certains parents voudraient que leurs enfants soient champions de monde à 12 ans ! », constate pour sa part Brigitte Deydier, DTN du judo. La responsabilité incombe aussi aux éducateurs sportifs. Conscients du risque d'échec, ils semblent aujourd'hui plus attentifs qu'hier aux souhaits des enfants. « En gym, explique Eva Serrano, ancienne championne, aujourd'hui responsable d'un Pôle espoirs, on discute avec la future recrue pour vérifier que ce ne sont pas les parents qui la poussent. Car, si c'est le cas, la gamine ne tiendra pas ! » Laissez aux enfants le choix de dire non, c'est quand même la moindre des choses...

VALÉRIE SARRE

URBAN ATHLÉ PROSPECTÉ EN BANLIEUE

Champion du monde du 110 m haies, Ladji Doucouré n'aurait sans doute jamais fréquenté les pistes d'athlétisme s'il n'avait un jour été détecté lors d'un test auquel participaient tous les CE2 de Viry-Châtillon (Essonne). C'est ce qui a donné à son entraîneur Renaud Longuèvre et à la fédération l'idée d'Urban athlé, programme de détection auprès des jeunes des banlieues.

« J'ai toujours eu le sentiment qu'on n'optimisait pas assez la détection dans les quar-

tiers », insiste Renaud Longuèvre. Le principe est donc de proposer à des jeunes de 12 à 17 ans une journée de tests autour de l'athlétisme, avec pour seule condition de ne pas déjà être inscrit dans un club. En mai, à Viry-Châtillon justement, ils étaient ainsi 700. Parmi eux, une trentaine a ensuite pris une licence dans le club de la ville, tandis que trois autres ont été orientés vers le Creps de Reims. « Trois jeunes pourris de talent », selon Jean-Paul Bourdon, chef du projet. Ce programme devrait être étendu dès l'année prochaine à la France entière. « Mais attention, insiste Jean-Paul Bourdon, il n'est pas question ici d'une quelconque "foire aux muscles", mais bien de donner une chance et un projet d'avenir à ces jeunes. » « Il est impossible de détecter le très haut talent chez les jeunes, relativise également Renaud Longuèvre. Mais l'idée est de multiplier les chances. »



(1) Centre régional d'éducation populaire et de sport.

Il en existe 24, dont 22 en métropole.



Foire d'empoigne sur les pelouses

Les enjeux financiers du football ont contribué au développement d'une détection parallèle orchestrée par les clubs et les agents.

Chaque année, en avril, des centaines de footballeurs de 14 ans jouent leur carrière au cœur de la forêt de Rambouillet. Pendant une semaine, de tests athlétiques en matchs disputés sous le maillot de leur ligue régionale, ils évoluent sous l'œil des techniciens de la Fédération française de football, mais aussi sous celui des « rabatteurs » des grands clubs professionnels ou d'agents indépendants discrètement venus à Clairefontaine « faire leur marché »...

En foot, la détection fédérale commence classiquement à l'âge de 12 ans. « Le processus s'étale de janvier à juin pour sélectionner dans chaque région la vingtaine de jeunes qui intégreront un pôle espoirs, explique Gérard Prêcheur, entraîneur national à l'Institut national du football de Clairefontaine. Par exemple, en Île-de-France, sur 1300 jeunes qui se sont présentés nous en avons retenu 24. » Les enfants se prêtent notamment à une radio du poignet, qui permet d'estimer leur potentiel de croissance d'après leur cartilage de conjugaison (1). Car le football moderne préfère les grands. « J'ai recruté un jeune de 13 ans qui était petit mais dont la radio nous a appris qu'il avait un âge osseux d'un jeune de 11 ans. Il va donc encore grandir » affirme Gérard Prêcheur. Le candidat passe également, sur questionnaire, des tests psychologiques qui doivent révéler son goût de l'effort, sa détermination, sa concentration et son esprit d'équipe. « S'il manque au jeune l'une de ces quatre qualités essentielles, on s'interroge. Je m'entretiens alors avec lui pour essayer de mieux le comprendre. » Une sorte d'oral de rattrapage...

Si exigeante qu'elle soit, la détection fédérale obéit au moins à des règles précises, à la différence de la foire d'empoigne à laquelle se livrent recruteurs de clubs et agents indépendants. Les salaires et les transferts des joueurs de football atteignent aujourd'hui de telles sommes que les clubs font signer des pré-contrats aux enfants avant même qu'ils les enfants soient en âge d'intégrer un centre de formation. Certains grands clubs ont même intégré des centres de préformation pour les moins de 14 ans. Le but est de mettre la main sur d'éventuels futurs talents avant qu'un concurrent ne le fasse. Les jeunes peuvent aussi signer dès 12 ans des pré-contrats qui les lieront pendant de nombreuses années à ce club... Le correspondant de l'Équipe en Angleterre Xavier Rivoire a même relaté l'histoire du jeune Jean-Pierre Grenier, pris en main par le club de Newcastle à l'âge de 6 ans, avec un programme d'entraînement adapté ! En entendrons-nous parler de nouveau un jour, comme de cet autre jeune prodige nommé David Beckham, qui à l'âge de dix ans suivait un programme similaire auprès du club londonien de Tottenham ? Soucieux de drainer les meilleurs, les clubs de Ligue 1 ont tous mis en place un réseau très dense de recruteurs. Le processus est le suivant : un joueur remarqué est supervisé plusieurs fois par l'un des « sergents recruteurs » du club, qui invite ensuite le recruteur en chef du club à se déplacer pour le voir jouer. Lequel, s'il se montre convaincu du potentiel du jeune, l'invitera à faire

un stage de quelques jours, tests physiques à l'appui... Quand celui-ci est très prometteur mais trop jeune ou qu'il rechigne à quitter les siens pour intégrer un centre de formation, certains clubs vont jusqu'à proposer à toute la famille de déménager, en s'occupant de trouver la maison et un emploi aux heureux parents... Et en mettant du même coup une pression terrible sur les épaules du jeune, qui a entre ses pieds non seulement les espoirs mais aussi le confort matériel de sa famille... ●



(1) Le test de Rissert, d'après une radio du bassin, permet d'estimer la taille future avec encore davantage de précision.

QUAND L'USEP ET L'UFOLEP SE BATAIENT CONTRE LA DÉTECTION PRÉCOCE

Au tout début des années 80, l'Usep et l'Ufolep ont mené un combat conjoint contre le projet du ministère des Sports de mettre en place d'un « Brevet d'aptitude physique » (BAP) sous l'égide du Comité du sport de haut niveau. Les deux fédérations avaient alors publié le communiqué suivant : « Le Comité du sport de haut niveau vient de décider la mise en place d'un plan de détection systématique des jeunes talents chez les enfants de huit à treize ans. L'Ufolep-Usep, fédération sportive de la Ligue de l'enseignement qui regroupe 2 500 000 enfants concernés par ces mesures, a toujours affirmé la nécessité pour notre pays d'une politique assortie des moyens lui permettant en particulier de figurer honorablement dans les palmarès des hautes compétitions sportives. Elle s'oppose, par contre, à toute décision qui sacrifierait l'enfant à une rentabilité immédiate. Le sport doit être mis au service de l'enfant et non l'enfant au service des intérêts du sport. Elle ne peut donc pas se satisfaire d'une pratique sportive fondée uniquement sur la réussite précoce, et qui, par décantations successives, permettrait l'émergence d'élites, dont la sélection prématurée peut de surcroît être illusoire. En outre, l'engagement des jeunes enfants dans une seule technique sportive, avant qu'ils aient exploré toutes leurs possibilités dans des sports différents, va limiter considérablement leurs choix et les rendre prisonniers d'une voie choisie pour eux par des tests et des techniciens sportifs (...). » Aujourd'hui, les deux fédérations ne changeraient pas un mot de cette déclaration. Quant au projet de BAP, il a été enterré, en partie grâce à leur action.